

Armand de
Vassal

St Etudes

20 - agosto - 1912.

MENÉNDEZ Y PELAYO

(1856-1912)

Don Marcelino Menéndez y Pelayo s'est pieusement éteint, le 19 mai, à Santander, sa ville natale. Sa mort a été pour l'Espagne un deuil national. L'Église lui a donné ses prières et ses éloges. Le roi a exprimé sa profonde douleur pour la perte d'un homme qui, « à un si haut point, exalta et honora la patrie ». Il a aussi manifesté le désir de posséder le dernier billet tracé de la main du grand écrivain et sa dernière plume. Tous les partis ont rendu hommage à une si illustre mémoire. Cette mort « est une halte dans le développement de notre culture », a dit un journal républicain, *El País*. « Je m'associe au deuil national pour la perte d'un ami intime, la première gloire de l'Espagne », a écrit Pérez Galdós, dont Menéndez y Pelayo était l'adversaire résolu sur le terrain religieux et politique.

A Madrid et dans d'autres villes, les groupements catholiques et universitaires ont organisé, en l'honneur du mort, des *Veladas necrológicas*, réunions littéraires et musicales, dans lesquelles des marches funèbres et des chants religieux sont intercalés à des lectures, à des discours et à des éloges poétiques. L'Académie espagnole se dispose à créer un prix de 5 000 pesetas qui portera le nom de Menéndez y Pelayo; et l'Académie de Saint-Thomas d'Oviedo fonde, sous ce même nom, une chaire nouvelle.

Les classes populaires ont eu leur part dans ces manifestations d'admiration et de regret. Au théâtre de Santander, on apprend la mort de Don Marcelino au moment où commence un grand concert: l'orphéon exécute le *Crépuscule des dieux*, que le public écoute debout, et beaucoup de spectateurs pleurent à chaudes larmes. Le lendemain ou le surlendemain, les *Santanderinos* font à leur illustre compatriote de superbes funérailles et ils vont bientôt lui ériger

dit encore Bossuet... unit en soi ces trois choses, la glorification de Dieu en lui-même, l'action de grâces et la demande¹. » Et si l'on nous dit qu'en faisant la psychologie de la prière, nous avons toujours eu en vue comme type la prière chrétienne, nous n'y contredirons pas. De l'aveu de tous ceux qui pensent, croyants ou incroyants, la religion chrétienne est, de toutes les religions, celle qui a le mieux compris la nature humaine. La prière chrétienne a donc toutes les garanties de répondre plus exactement que toute autre aux tendances et aux besoins de notre nature.

LUCIEN ROURE.

1. *Instruction...*, liv. VI, n. 1.

un monument. Enfin, dans toute l'Espagne, des souscriptions sont ouvertes pour élever, à Madrid, une statue au grand Espagnol qui vient de mourir : l'initiative de ce projet est due à la junte centrale d'action catholique et l'épiscopat en a pris en main l'exécution.

A l'étranger, la mort de Menéndez y Pelayo a fait moins d'impression que dans son pays : elle a cependant attiré l'attention et provoqué des notices élogieuses. Les *Études* s'unissent à ces hommages et veulent honorer d'un suprême souvenir le penseur et le savant disparu. Tel est l'objet du présent article, expression de haute estime et de sincères regrets, rapide évocation d'une vie et d'une œuvre consacrées à la recherche et à la défense de la vérité.

*
*

Né à Santander, le 3 novembre 1856, Marcelino Menéndez y Pelayo a été de bonne heure un prodige de mémoire, d'intelligence et de travail. Tout jeune, il obtient de grands succès dans les concours, apprend plusieurs langues et se fait remarquer par son assiduité à fréquenter les bibliothèques, où il travaille déjà avec acharnement. Ses études, commencées dans sa ville natale, se poursuivent à Barcelone, où il a pour maître Milá y Fontanals, puis à Valladolid, et s'achèvent à Madrid : il y présente, en 1875, sa thèse de doctorat, qui a pour sujet *la Novela entre los Latinos* (le roman chez les Latins).

Les autorités de Santander et le gouvernement espagnol encouragent et soutiennent, dans ses premiers travaux, le jeune homme auquel semble réservé un si bel avenir. Le ministère des finances lui assure une pension qui lui permet de visiter les archives et les bibliothèques d'Espagne, de Portugal, de France, de Belgique, d'Italie et d'ailleurs. A vingt ans, il est auteur, il commence à se faire connaître d'un plus large public, il a déjà des polémiques. C'est vers cette époque que M. Pérez Villamil, aujourd'hui membre de l'Académie royale d'histoire, le voit pour la première fois, à Madrid, chez Don Aureliano Fernandez Guerra, littérateur et archéologue en renom : « Un soir du printemps de 1877, dit-

il, dans le cabinet de travail de notre maître, ... je trouvai un jeune homme petit, mince, d'une figure malade et pâle, mais animée et souriante. Malgré quelque difficulté de prononciation, il parlait avec une vivacité et une grâce qui étonnaient et ne tardaient guère à captiver ses interlocuteurs. Don Aureliano nous présenta ce jeune homme qu'on eût pris pour un enfant : c'était Don Marcelino Menéndez y Pelayo. » Il préparait déjà ses *Heterodoxos españoles*¹ et, même après ses premiers succès, se montrait simple et bon camarade. « Sa vie était celle d'un modeste étudiant, continue M. Pérez Villamil : il passait avec nous ses heures de délassément et ouvrait son cœur aux épanchements de notre amitié... C'est alors surtout que j'ai pu apprécier, en les voyant de près, ses qualités, le développement de son immense talent, sa piété vraiment édifiante et l'extrême vigueur d'âme avec laquelle il entreprenait sa grande œuvre scientifique². »

En 1878, la mort d'Amador de los Rios laisse vacante la chaire d'histoire critique de la littérature espagnole à la faculté de philosophie et lettres de Madrid. C'est au concours que le nouveau professeur sera désigné. On met en avant le nom de Menéndez y Pelayo ; mais il n'a que vingt et un ans et il faut en avoir vingt-trois pour être admis dans le haut enseignement. On fait une loi spéciale pour lui permettre de se présenter : le triomphe est des plus brillants et l'un des concurrents vaincus est Don José Canalejas y Méndez, aujourd'hui président du Conseil des ministres.

Le 2 décembre 1880, le jeune professeur est élu membre de l'Académie espagnole, en remplacement d'un des plus célèbres survivants du romantisme, Juan-Eugenio Hartzenbusch. Le 6 mars 1881, il prononce son discours de réception, dont le sujet est *la Poésie mystique en Espagne*, et c'est Juan Valera qui lui répond. Son libéralisme ne l'empêche pas de rendre justice au talent précoce du nouvel académicien, dont il trouve cependant le catholicisme « intolérant » dans ses jugements sur le moyen âge. En 1881 et 1882, paraît le premier grand ouvrage de Menéndez y Pelayo : son Histoire

1. Le *Discurso preliminar* imprimé en tête de cet ouvrage est daté de Bruxelles, 26 novembre 1877.

2. Manuel Pérez Villamil, *Menéndez y Pelayo, Lectura dominical*, 25 mai 1912.

des Hétérodoxes espagnols. Cette publication¹ est un nouveau triomphe. Le vengeur du passé, l'apologiste de l'Espagne chrétienne a été vivement attaqué à ses débuts ; mais, peu à peu, son talent et sa science s'imposent ; les polémiques s'adoucissent, et Menéndez y Pelayo est bientôt regardé comme un maître. Les plus flatteuses distinctions lui sont prodiguées : il entre successivement à l'Académie d'Histoire (1882), à celle des Sciences morales et politiques (1891) et à celle des Beaux-Arts (1901) ; il devient directeur de la Bibliothèque nationale. Un moment, la politique semble l'attirer : député conservateur et catholique, en 1884-1885, il se dégoûte vite d'un métier si peu conforme à son caractère et à ses habitudes intellectuelles. Cependant, plus tard et jusqu'à sa mort, il sera sénateur, mais sans se mêler aux mesquines intrigues de la comédie parlementaire.

Sa vie sera uniformément laborieuse. Il poussera son œuvre vaillamment, constamment, et la maladie viendra briser peu à peu ses forces physiques, sans le faire renoncer à ses habitudes de travail. C'est en 1911 que Menéndez y Pelayo éprouve les premières atteintes du mal qui l'a emporté. On le regarde bientôt comme perdu ; lui seul se fait longtemps illusion sur son état. Le mal s'aggrave ; les médecins voudraient interdire tout travail : « Que vais-je faire, leur répond-il ? le travail est mon unique jouissance ? » — *Qué voy á hacer, si es mi único goce ?* — Dans les derniers temps de sa vie, il se lève à une heure de l'après-midi, fait un repas de malade, puis descend, enveloppé de sa cape et en s'appuyant sur une canne, à sa bibliothèque, où il reste occupé jusqu'à sept heures. L'avant-veille de sa mort, n'ayant plus la force de se lever, il lit encore et prend des notes ; la veille, il corrige des épreuves et, d'une main tremblante, écrit quelques billets à peine lisibles. A cette heure, plus d'illusion. Sentant venir sa fin, il laisse échapper cette plainte, mélancolique et suprême écho de toute sa vie d'étude : « Mourir, hélas ! quand il me restait tant à lire ! » — *Lástima morir, faltando*

1. *Historia de los heterodoxos españoles*, 3 vol. Madrid, librería católica de San José, 1881-1882. Cette édition, nous dit Menéndez y Pelayo en tête de l'édition nouvelle, « ne tarda guère à être épuisée ; elle est aujourd'hui une rareté bibliographique. » (*Advertencia preliminar*, p. 9.)

tanto por leer! — Le dimanche 19 mai, vers les dix heures du matin, le moribond se confesse avec ferveur, mais ne peut communier en viatique à cause de ses vomissements¹. Dans l'après-midi, il reçoit l'extrême-onction. L'agonie est calme : ni râle, ni mouvements convulsifs. Vers sept heures et demie, tout est fini. A l'instant suprême, le frère du mourant approche de ses lèvres le crucifix que leur mère avait tenu entre ses mains à ses derniers moments ; et, dans ce baiser divin, comme s'il s'endormait, le chrétien fidèle rend son âme à Dieu. Il meurt dans l'humilité de la foi, et on l'expose revêtu de la bure monacale.

Des biens qu'a laissés le grand écrivain, le plus précieux, le plus cher à son cœur était sa bibliothèque, une bibliothèque de quarante mille volumes, parmi lesquels des trésors d'une valeur incalculable. Justement préoccupé du sort de ses livres après sa mort, Menéndez y Pelayo les a légués à l'*ayuntamiento* (conseil municipal) de Santander, avec toutes les recommandations nécessaires pour assurer leur conservation et leur mise à profit. Un archiviste, nommé au concours, sera préposé à la garde de la bibliothèque. Il devra savoir le grec, le latin, le français et deux autres langues modernes, posséder les connaissances paléographiques et bibliographiques requises pour le sérieux accomplissement de sa charge. L'entrée de la bibliothèque sera gratuite ; mais on ne prêtera, on ne laissera emporter aucun livre, aucun manuscrit, aucun document. De plus, on devra veiller à ne point mettre indistinctement entre toutes les mains « les œuvres qui, par leur caractère ou leurs tendances, pourraient paraître dangereuses pour certaines catégories de lecteurs. » C'est d'un ton pressant que le donateur fait appel à la vigilance de la commission municipale qui aura spécialement à s'occuper de son legs : « A son zèle pour la culture et le bon renom de notre cité, dit-il, je recommande tout particulièrement et avec pleine confiance la conservation et l'entretien de cette collection qui m'a coûté tant de veilles et de sacrifices² ! » L'*ayuntamiento* a accepté à l'unanimité la donation et toutes

1. Le 14 avril, il avait fait chez lui, comme malade, la communion pascale ; lui-même, il répondit dévotement aux prières liturgiques.

2. V. *El Universo*, 31 mai 1912.

les charges qu'elle entraîne. Il a, en même temps, décidé qu'un marbre commémoratif et un buste en bronze de Menéndez y Pelayo, placés dans la bibliothèque, témoigneraient de la gratitude de ses compatriotes.

*
*
*

L'œuvre que laisse l'illustre écrivain est des plus considérables. On lui a reproché d'avoir trop embrassé : c'est peut-être avec quelque raison ; et lui-même, dans ces dernières années, il a senti le besoin de faire un choix parmi tant de publications, — livres, plaquettes, articles de revues, discours ou conférences, — de retoucher, d'achever, de mettre au point ce qu'il y trouvait de meilleur et de donner de ses œuvres complètes une édition définitive. C'est à peine s'il a pu commencer cet énorme travail ; nous connaissons cependant les ouvrages qui devaient figurer dans la collection ; et nous pouvons constater que l'histoire y a la plus grande part, surtout l'histoire des idées : théologie, philosophie, littérature et beaux-arts¹.

Quelle impression d'ensemble fait naître cette immense production ? Quelle idée semble l'avoir dominée ? Menéndez y Pelayo nous apparaît tout d'abord comme un esprit noblement et passionnément curieux du passé, comme un penseur catholique ardent et convaincu. Mais il est espagnol jusqu'aux moelles ; et ce qui ressort le plus de toute son œuvre, c'est son caractère fortement, intimement national et traditionnel. « Ne trouvant rien de grand à admirer dans le présent, disait-il, en 1882 dans l'épilogue des *Heterodoxos*, j'ai assumé la tâche peu brillante d'*exécuteur testamentaire de notre antique culture*. » C'était se montrer dur pour son temps ; mais ce jugement n'est peut-être qu'une boutade de jeunesse : il n'est sûrement pas la fidèle expression d'une pensée élargie

1. La collection des œuvres complètes, d'après le plan de l'auteur, devait comprendre dix-neuf volumes. Parmi les ouvrages qui devaient y être réédités, signalons : *Historia de los Heterodoxos españoles* ; *Historia de las ideas estéticas en España* ; *Calderón y su teatro* ; *Estudios sobre el teatro de Lope de Vega*. Le premier volume de cette nouvelle édition, *Historia de los Heterodoxos españoles*, t. I, a paru en 1911. Madrid, Victoriano Suarez. Ce tome premier est occupé tout entier par les *Advertencias preliminares*, le *Discurso preliminar* et des *Prolégomènes*.

et mûrie par l'âge et l'étude. Si Menéndez y Pelayo est toujours resté le mandataire des temps anciens, il a fait preuve, dans sa maturité, d'un esprit trop mesuré pour glorifier en bloc tout le passé et dénigrer tout le présent. Il a reconnu et admiré tous nos progrès scientifiques et, en particulier, l'indéniable développement des sciences historiques. A-t-il fait d'ailleurs autre chose, dans sa carrière d'infatigable érudit, que de mettre à profit leurs découvertes et leurs méthodes pour mieux accomplir ses devoirs d'*exécuteur testamentaire du passé*? Le progrès, dans son œuvre, a servi la cause de la tradition; et la tradition, celle du progrès. Sans doute, le passé ne peut revivre et les âmes d'aujourd'hui ne doivent point s'immobiliser dans la contemplation de ses grandeurs. Mais pourtant le présent tient au passé; il le continue; il a tout profit à l'interroger, et, dans l'héritage des siècles écoulés — doctrines, institutions, événements historiques, — le présent peut trouver des lumières pour la solution de plus d'un problème de l'heure actuelle.

C'est ce qu'a bien compris Menéndez y Pelayo. Aussi a-t-il voulu continuer, avec une intense activité, un mouvement historique commencé avant lui, mais un peu languissant. Par l'étude loyale, critique, vraiment philosophique des sources, il a voulu retrouver l'Espagne d'autrefois, l'Espagne religieuse et savante, l'Espagne lettrée et artiste. Il a voulu la réhabiliter, car elle est trop souvent méconnue, et faire reprendre, pour ainsi dire, à sa patrie, conscience d'elle-même, en lui rappelant ce qu'elle a été. Il a eu constamment à cœur de remplir, à l'égard d'une tradition féconde et glorieuse, un devoir de justice et de reconnaissance. Menéndez y Pelayo ne peut souffrir les déracinés, ceux qui oublient, dédaignent, dénaturent le passé; et ce sentiment profond, qui inspira ses premiers travaux, se retrouve dans ses dernières productions : « Nous assistons, dit-il dans une étude écrite pour les fêtes du centenaire de Balmès¹, au long suicide d'un peuple qui, trompé mille fois par des sophistes bavards, appauvri, amoindri et désolé, emploie à se détruire

1. *Dos palabras sobre el centenario de Balmes*. Cette étude, que l'on trouve dans les *Actas* du Congrès de Vich, a été publiée dans les journaux. Voir *Universo*, 27 septembre 1910.

le peu de force qui lui reste et, courant après les vaines séductions d'une culture fausse et postiche, au lieu de cultiver son esprit national, le seul qui ennoblisse et affranchisse les races et les peuples, fait une stupéfiante liquidation de son passé, bafoue à chaque instant l'ombre des ancêtres, fuit tout contact avec leur pensée, renie tout ce qui les fit grands dans l'histoire, disperse aux quatre vents sa richesse artistique et contemple d'un œil stupide la destruction de la seule Espagne que le monde connaisse, de la seule dont le souvenir soit capable de retarder notre agonie. Partout où l'on ne conserve pas pieusement l'héritage du passé, que cet héritage soit pauvre ou riche, grand ou petit, n'espérons pas voir jaillir une pensée originale ni une idée dominante. Un peuple jeune peut improviser tout, sauf la culture intellectuelle. Un peuple vieux ne peut renoncer à la sienne sans éteindre la part la plus noble de sa vie et tomber dans une seconde enfance très voisine de la décrépitude sénile. »

Ces réflexions pessimistes sont atténuées ailleurs dans l'œuvre du grand penseur par des paroles plus confiantes. Dans tous les cas, jusqu'au dernier jour, Menéndez y Pelayo a fait tout ce qui était en son pouvoir pour arrêter ce fatal mouvement de déchéance. Il a travaillé lui-même et suscité autour de lui des disciples attachés comme lui à l'œuvre de la rénovation nationale par la tradition. Aussi mérite-t-il pleinement l'éloge que lui décernait peu de jours après sa mort un écrivain bien connu de l'Espagne d'aujourd'hui. D. Blanca de los Rios¹ : « Menéndez y Pelayo, dit-elle, n'est pas seulement une gloire nationale, il est une gloire de la race ; pour mieux dire, il est la plus victorieuse affirmation de l'immortelle vitalité de la race ; bien plus, il est le restaurateur insigne de notre histoire spirituelle et de notre conscience ethnique. »

Malgré son caractère nettement et profondément espagnol, l'œuvre de Menéndez y Pelayo est d'un intérêt universel. D'abord, l'esprit encyclopédique de l'auteur n'a pu être exclusif et s'interdire toute digression hors des limites de

1. Article paru dans le supplément publié par *El Universo* à l'occasion de la mort de Menéndez y Pelayo.

son pays¹. De plus, soit dans l'histoire des événements, soit dans celle des idées, l'Espagne, par l'importance de son rôle, a étroitement lié autrefois son activité religieuse, morale et intellectuelle à la vie même du catholicisme et à celle des autres nations. D'où lui est venue cette haute influence? Qu'est-ce qui a fait sa grandeur? Nous n'avons pas à traiter présentement cette question. Quant à son unité politique, d'après Menéndez y Pelayo, c'est à l'impérialisme romain, puis à la domination de l'Église qu'elle en est redevable.

L'Espagne, dit-il, doit à l'ancienne Rome, « au latinisme, au romanisme, son premier élément d'unité, qui réside dans la langue, l'art et le droit. » A l'Église, elle doit l'unité la plus profonde, la plus nécessaire pour un peuple, l'unité de croyance, qui resserre les liens de la famille, du municpe, de la nation entière². L'époque la plus brillante pour l'Espagne a été celle de la Renaissance : alors un esprit catholique puissant et vivace maintient dans toute sa pureté l'unité religieuse et, d'autre part, l'influence de l'esthétique gréco-latine, heureusement tempérée par l'esprit et le goût national, fait surgir un âge d'or pour la pensée, la poésie et l'art espagnols³. L'accès rigoureusement fermé au protestantisme est le salut de cette civilisation catholique et latine, vie, force, gloire de l'Espagne; l'Inquisition, en arrêtant l'hérésie, a eu, aux yeux de Menéndez y Pelayo, le double mérite de sauver à la fois et la culture latine et l'unité religieuse du pays.

*
* *

Au service de ces grandes idées, Menéndez y Pelayo a consacré son vigoureux talent et son noble caractère, son esprit à la fois étendu et puissant, son âme d'artiste, son amour du travail acharné, son dévouement chrétien.

Il a été à la fois un érudit et un penseur. Louer exclusive-

1. Dans les œuvres complètes de Menéndez y Pelayo devait figurer une histoire du romantisme français. Ce sujet est longuement traité à la fin de son histoire des idées esthétiques en Espagne.

2. V. *Heterodoxos*, t. III, *Epilogo*.

3. V. Alejandro Pidal, *Étude sur Menéndez y Pelayo*, datée de 1887 et reproduite dans le supplément de *El Universo*, mentionné plus haut, et discours prononcé à la *Velada* nécrologique du centre de défense sociale.

ment son extraordinaire mémoire ne serait point lui rendre justice : à l'analyse détaillée, minutieuse, il a joint la synthèse et la préoccupation toute philosophique de remonter aux causes dernières. Quand il aborde une question, même dans un article ou un simple discours, il va droit aux principes ; et l'une de ses gloires est de n'avoir point reculé devant l'affirmation de la thèse catholique quand l'occasion se présentait de faire une profession de foi. Son esprit naturellement conciliant envers les personnes¹, la nécessité de tenir compte de la difficulté des temps, la crainte de perdre l'estime ou l'amitié des savants rationalistes ou des politiciens libéraux, ne l'ont point empêché d'opposer aux sophismes ou aux violences de l'ennemi l'intégrale vérité. Aux Cortès, il tient tête à Castelar et déclare de sa voix pénétrante « qu'il n'admet point le droit à l'erreur et au mal, mais seulement le droit à la vérité et au bien » ; qu'il « n'y a point et ne peut y avoir de conflits entre la science et la foi² ». Plus tard, à l'occasion d'un meeting catholique, tenu le 2 février 1910, pour protester contre des projets de laïcisation et de neutralité scolaires, dans une lettre publique à l'évêque de Madrid, Menéndez y Pelayo disait : Je regarde « comme un devoir de conscience non seulement religieuse, mais sociale et scientifique d'adhérer à cette manifestation catholique qui est, en même temps, une preuve de culture et une affirmation du vrai sens que doit avoir l'enseignement populaire s'il veut remplir sa mission éducatrice en formant des esprit droits et sains ». Et il ajoutait : « L'école sans Dieu, quelle que soit l'apparente neutralité sous laquelle se dissimule l'athéisme, est une indigne mutilation de l'entendement humain dans ce qu'il a de plus idéal et de plus élevé. C'est une extirpation brutale des germes de vérité et de vie qui sont cachés au fond de toute âme pour y être fécondés par l'éducation³. »

Cet « idéal suprême de l'entendement humain » a trouvé, dans l'œuvre de Menéndez y Pelayo une expression digne de lui. Le savant était aussi un artiste. M. Alejandro Pidal don-

1. Voir *Epilogo des Heterodoxos et Advertencias* de la nouvelle édition, p. 35-36.

2. Voir supplément de *El Universo*, déjà cité, article de Rufino Blanco, directeur de *El Universo*, intitulé *La acción católica de Menéndez y Pelayo*.

3. Rufino Blanco, *ibid.*

nait dernièrement¹, comme un des traits caractéristiques du génie de son illustre ami, « le sens du beau, constant, fixe, transcendantal. » Chez Menéndez y Pelayo, disait ailleurs le même orateur², l'artiste et le penseur ne se séparent point : il voit toujours unis le vrai, le bien et le beau. En philosophie, il aurait rêvé d'unir Platon et Aristote, l'éclat de la sagesse éloquente à la précision de l'enseignement et, s'il s'est fait le disciple de Vivès, c'est parce qu'il a trouvé en lui la synthèse des doctrines aristotéliciennes et platoniciennes. Ce sont en partie ses instincts d'artiste qui ont attiré Menéndez y Pelayo vers Rome et la Grèce. Il a étudié les plus belles productions du génie antique, il en a recueilli les versions et imitations castillanes, il les a lui-même traduites ; et, dans l'édition définitive de ses œuvres, devait figurer, avec son *Horacio en España*, la traduction de quelques traités ou discours de Cicéron. Cette culture gréco-latine est, pour lui, à la fois, « le couronnement de l'art et du savoir antiques et le prologue humain de l'Évangile³. »

C'est à l'heureuse fusion de l'idéal ancien et de l'inspiration nationale et chrétienne d'autrefois que Menéndez y Pelayo a essayé de ramener, par ses propres compositions, la poésie espagnole. Il a été poète, en effet, et n'a pas jugé ses vers indignes de prendre rang dans ses œuvres complètes. Son style, même en prose, a ressenti l'heureuse influence de sa culture classique et de ses facultés d'artiste. On le vante ; on en admire la fermeté, l'élégance, l'éclat. Mais, de plus en plus, l'auteur vise à la simplicité de la forme : « Pour moi, dit-il dans les *Advertencias preliminares*⁴ de sa nouvelle édition, le meilleur style est celui qui cherche le moins à paraître tel et, chaque jour, je songe à écrire plus simplement. »

C'est avec cette préoccupation qu'il réédite ses *Heterodoxos* : « J'ai retouché légèrement le style, dit-il, effaçant beaucoup de détails qui me semblent aujourd'hui des traits de mauvais goût et de candeur enfantine. » Il aurait surtout

1. Discours prononcé à la *Velada* du centre de défense sociale.

2. Article daté de 1887. Voir supplément de *El Universo*.

3. Alejandro Pidal, article écrit en 1887, supplément de *El Universo*.

4. *Historia de los Heterodoxos españoles*, 2^e edición refundida, t. I, p. 35.

voulu remanier le fond même de son œuvre, car, depuis la publication de la première édition, les travaux historiques se sont accumulés. Que de choses à ajouter ou à modifier ! « Peut-être, dit-il¹, m'eût-il été plus facile d'écrire une seconde histoire que de refondre l'ancienne. Mais personne, et, moins qu'aucun autre, un homme qui n'est plus jeune, ne peut faire sur la durée de sa vie des calculs trop avantageux. Celle que Dieu voudra bien m'accorder, je compte l'employer à réaliser d'autres projets littéraires d'une exécution moins ingrate. J'ai donc adopté (en rééditant les *Heterodoxos*) un moyen terme. J'ai conservé mon ancien texte autant qu'il m'a semblé utilisable. J'ai révisé scrupuleusement toutes les citations. Les additions seront intercalées dans le texte quand elles ne risqueront pas d'en troubler l'économie ou d'engendrer quelque confusion. Les rectifications en matière grave seront traitées dans des notes spéciales. Je ne prétends ni cacher mon ancienne manière de voir, ni donner la nouvelle comme infaillible ; et je ne me laisserai point arrêter par la crainte puérile et indigne de l'histoire, de paraître en contradiction avec moi-même. »

Même réduite aux proportions qu'il vient d'indiquer, la tâche devait être ardue pour un homme dont tant de travaux avaient déjà ébranlé les forces. La Providence n'a pas permis qu'elle fût achevée ; mais ce surcroît d'efforts et de soucis a dû être, pour le savant chrétien, l'occasion de nouveaux mérites. Une œuvre comme la sienne réclame l'homme tout entier. Aussi est-il passablement méritoire de s'en laisser distraire pour rendre service, satisfaire aux exigences de la vie sociale et se dévouer aux œuvres de propagande ou de défense religieuses. Ces sacrifices, Menéndez y Pelayo a su les faire quand il le fallait.

C'était, dit M. Rodriguez Marin², « un ami affectueux et loyal, un conseiller prudent et consciencieux. » Un de ses anciens élèves nous le présente comme un maître « toujours affable. » Assez longtemps après avoir suivi ses cours, devenu lui-même professeur à l'Institut de Santander, il allait lui

1. *Historia de los Heterodoxos españoles*, t. I, p. 34-35.

2. *El Universo*, supplément. M. Rodriguez Marin a succédé à Menéndez y Pelayo, comme directeur de la Bibliothèque nationale.

rendre visite, quelque peu intimidé : « Le maître m'embrassa, dit-il, rit de ma timidité, me parla avec beaucoup d'affection comme à un camarade, me mit au courant des travaux qui l'occupaient en ce moment-là et me fit visiter sa bibliothèque¹. » Lui demandait-on des renseignements, Menéndez y Pelayo était la complaisance même; les publicistes étrangers, en particulier, gardent un reconnaissant souvenir de son obligeance. Cette amabilité avait d'autant plus de prix que cet homme d'étude, si constamment assujéti à sa tâche, était d'une nervosité facilement irritable et sujet à des saillies d'humeur courtes mais violentes.

L'excès des préoccupations intellectuelles fait perdre de vue la vie réelle et dessèche trop souvent le cœur. Menéndez y Pelayo ne passa jamais pour un homme pratique. Ses distractions étaient proverbiales. Sa vie, mélange de haute maturité scientifique et de naïveté presque enfantine, « avait, dit M. Angel Salcedo, le charme de la plus poétique légende ». J'aimais, ajoute-t-il, à me faire conter par ses intimes, ses originalités, *cosas de Menéndez y Pelayo*². Mais le cœur du savant garda toujours sa sève de vie chrétienne. M. Pérez Villamil rend témoignage à « l'inébranlable foi catholique et à la piété fervente, franche et sincère » de son ami. Depuis trente-cinq ans que nous le connaissons, poursuit-il, rien n'a « atténué la sincérité de ses convictions et de ses sentiments chrétiens. » M. Alejandro Pidal appelle Menéndez y Pelayo un catholique « à l'espagnole », *á lo español, á macha martillo* (c'est-à-dire *solide avant tout* : l'expression, prise à la lettre, est intraduisible).

Cette foi intense et persévérante se montrait et dans la vie publique et dans les pratiques de la vie chrétienne. Don Marcelino était membre de la Junte centrale d'action catholique et prêtait aux congrès religieux le concours de sa haute autorité scientifique. Il signait, des premiers, les messages d'adhésion au Souverain Pontife et les réclamations légales adressées aux pouvoirs publics. Ceux qui l'ont vu de près ont été édifiés de sa piété simple et confiante. Au temps de

1. Rogerio Sanchez, *El Universo*, supplément.

2. *El Universo*, supplément.

ses premiers travaux, parmi ses livres, on apercevait son chapelet. Il avait, près de son lit de mort, un livre de prière, un *Devocionario*, dont les pages étaient marquées de plusieurs signets. Au moment où il commençait à écrire son discours pour le Congrès eucharistique de 1911, nous l'avons vu, dit M. Pérez Villamil¹ « se signer avec la dévotion d'un moine. » — « C'est l'usage de nos anciennes Académies, dit encore le même témoin, d'ouvrir et de terminer leurs séances ordinaires par de pieuses prières. Or, à l'Académie d'histoire, qu'il présidait, bien qu'il eût à côté de lui le P. Fita, Menéndez y Pelayo ne déclina jamais cette part de ses fonctions présidentielles, s'en acquittant avec le ton et la ferveur d'un vrai croyant. »

Tout jeune, tandis qu'il préparait sa thèse de doctorat, il avait vécu dans l'intimité des mystiques espagnols : c'est d'eux, en partie, qu'il apprit à bien parler de Jésus et de sa divine Mère. Aussi le voyons-nous lire, à Séville, un discours en l'honneur de Marie, lors du cinquantenaire de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception et terminer sa carrière oratoire par un hommage au saint Sacrement. L'œuvre qu'il lut au Congrès eucharistique de Madrid a pour sujet les *Autos sacramentales*. Simple laïque, il ne voulait pas, disait-il, usurper le rôle des maîtres en théologie et n'en donna pas moins un résumé des plus théologiques et des plus éloquents de la doctrine catholique sur l'eucharistie.

Ce discours fut, a-t-on dit, « comme le viatique de sa science » — *una especie de viático de su ciencia*². — Il l'a, pour ainsi dire, introduite au pied du trône de Dieu, en disposant la divine miséricorde à bien accueillir, après les labeurs accablants de son existence, le savant modeste et pieux dont tous les efforts, tout le talent, toute la noble ardeur ont été voués au service de la vérité et du bien.

ARMAND DE VASSAL.

1. *Lectura dominical*, loc. cit.

2. Rufino Blanco, *El Universo*, supplément.